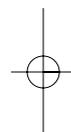
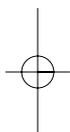
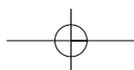


- Collection "Ecritures vagabondes" -

10



*A Monique,
à toute l'équipe des services culturels
de l'Ambassade de France en Syrie (Damas et Alep)
et à mes vagabonds compagnons d'écriture*



Ecritures vagabondes, créée à l'initiative de Monique Blin et aujourd'hui présidée par Mohamed Kacimi, est une association d'auteurs de théâtre née à la suite d'une résidence au Liban en avril 2000.

Elle initie des chantiers et résidences d'écriture dans les pays du Sud pour favoriser le croisement et la découverte d'une nouvelle génération d'auteurs, ainsi que la circulation de leurs œuvres.

Elle reçoit le soutien du Ministère de la Culture (DMDTS, Drac Ile-de-France, CNL), de la SACD et de Beaumarchais.

C'est en partenariat avec *Ecritures vagabondes* que le Centre culturel français de Damas a invité six auteurs et metteurs en scène venus du continent africain, du Canada et de France (Gustave Akakpo, Wissam Arbache, Philippe Ducros, Mohamed Kacimi, Olivier Py et Christian Siméon) et six auteurs et metteurs en scène vivant en Syrie (Al Yassiri Joumana, Al Dahabi Fares, Amre Sawah, Hakim Marzougui, Kanaan Ahmad et Wissam Arbache). La résidence s'est déroulée à Alep en octobre et novembre 2004.

Les textes issus de cette résidence ont fait l'objet de créations ou de mises en voix en Syrie et en France. Plusieurs seront publiés, notamment aux éditions Lansman.

Pour en savoir plus : www.ecritures-vagabondes.org

Photo de couverture : Philippe Ducros

Tous droits de traduction, reproduction, adaptation et représentation réservés pour tous pays. © Lansman (Editeur) et l'auteur.

D/2006/5438/544 – ISBN (10) : 2-87282-543-6 – ISBN (13) : 978-2-87282-543-1

Habbat Alep

Gustave Akakpo

- Lansman Editeur -

Les personnages principaux :

- Abou, le père
- La fille
- Le cousin

Les autres personnages :

Le fils d'Abou, la femme d'Abou, les chauffeurs, le policier, le père du policier, le guide, la prostituée, Hebung, l'ami ivoirien

Ils peuvent être joués par un ou plusieurs comédiens ou comédiennes.

Bien à vous tous, Balzas, Dominique, Philippe, Nazim, Scali ; merci de m'avoir prêté votre regard sur le texte et donnée l'occasion de le retravailler, grâce à la mise en espace que vous en avez fait au CDN d'Orléans.

L'auteur

*A*près cinq heures de vol, la ville, ruisselante de petites perles arrachées à la nuit, s'entrouvre sous les roues dépliées de l'avion qui se rue sur l'aéroport. L'aéroport : une foule de passagers, de panneaux d'indication, de files d'attente, de corps masqués d'uniforme. L'impression que cette foule colle, mine de petits riens, au voyageur qui débarque.

La fille (au public) : Oui, il a pris un vol de nuit. Contrôle de routine à l'aéroport ? Pas vraiment. Au début, aucun des corps masqués d'uniforme ne voulait s'y coller. Sa couleur plus ou moins sombre sans doute. Pourtant, il n'y a pas de racisme ici. De son poste, un douanier lui fait signe de passer dans une autre file en attente de contrôle de passeport, visa et compagnie. Il se prend alors une queue en attente de trifouillage d'identité. Trente minutes, puis le douanier en poste de contrôle de cette queue-ci le remarque, lui lance un court regard ennuyé et lui demande de changer de queue. Troisième queue, troisième douanier qui l'envoie se faire échographier ailleurs. Il fait mine de protester, le douanier prend l'air de s'emporter. Une heure plus tard et sept files d'attente en attente, il se retrouve dans la queue de départ avec le même douanier qui lui mime son envie de le voir ailleurs. Face à ce qu'il prend à présent comme un mépris bien cuisiné de la part des douaniers, il se dit sans doute qu'il est plus que temps de protester virilement. Le second douanier ne lui en laisse pas le temps et invective le premier à sa place. Les douaniers finissent par se bagarrer pour ne pas avoir à s'occuper de lui. Finalement, et sans aucune explication, l'un des corps masqués lui demande d'approcher.

- Passeport !

Il est décortiqué dans tous les sens, le passeport ; palpé, humé, disséqué.

- Qu'est-ce que c'est ?

- Mon passeport.
- De quel pays ?
- Togo, c'est écrit...
- Togo, Togo, Togo, c'est en Amérique ?
- Non, Afrique.
- Ah, Afrique du Sud !
- Non.
- Ah, Soudan ? !
- Non.
- Ah ! C'est une île ?
- L'Afrique ?
- Non, le Togo.
- Non, c'est sur la côte ouest de l'Afrique, entre le Bénin et le Ghana, avec le Burkina Faso au nord, cinq millions d'habitants, indépendance en 60, régime politique dictatorial barbouillé en démocratie...
- Eh, mon ami ! On n'est pas à l'entrée du paradis ici ! Ce n'est pas comme si Dieu le grand te faisait passer un examen de passage ! Pas besoin de tout ça, ce n'est pas un interrogatoire ! Et on ne te demande pas de parler de politique ! ... Ecrivain, qu'est-ce que c'est ?
- Mon métier, c'est écrit.
- Tu écris ?
- Oui.
- Donc tu es un journaliste.
- Non, écrivain.
- Et en tant qu'écrivain qu'est-ce que tu fais ?
- J'écris.
- Ah, tu es donc journaliste. Métier... journaliste. Tu as déjà fait de la prison ?
- Pardon ?

- Dans certains pays, journaliste, c'est un bon métier pour qui veut passer du temps en prison. Tu as déjà fait de la prison ?

- Je ne suis pas journaliste.

- Nous n'allons pas revenir dessus. Je ne fais pas du sur-place. J'ai du travail. Si tu es là pour me dilapider le temps, tu te prends une autre queue. Alors as-tu déjà fait de la prison ?

- Non.

- Ça va venir, inch Allah ! Ici tu écris sur quoi ?

- Je fais des recherches sur une langue morte ou qui se meurt.

- En général les journalistes s'occupent des gens qui meurent, pas des langues.

- Je ne suis pas...

- Et tu vas creuser, faire des fouilles ?

- Non, je cherche des gens qui parlent cette langue : le mina.

- Aaaaah ! Aufouan ?¹

- In, n'fon nouin ! Vous parlez mina ?²

- Mon père parle, pas moi ou juste un peu. Passe à la maison, un soir, demain soir, rompre le jeûne en famille, tu verras le vieux ! Mon ami du... du... Togo. Mais ton nom, Dieu m'arrache la langue si je me trompe, mais on dirait le nom d'une famille d'ici !

- Mon père est originaire d'ici.

- Ah, tu es un fils du pays. C'est donc sur les pas de ton père que tu as pris le retour ! Il se pourrait que je le connaisse, où est-il ?

- Il est resté au Togo.

- Il ne rentre pas ?

1- *Ça va ?*

2- *Oui, ça va.*

- Il ne rentre plus.
- La paix sur ton cœur. Il est mort ?
- Non, il ne rentre plus.
- Qu'est-ce qu'il fait dans la vie ?
- Ecrivain.
- C'est une entreprise familiale, ton histoire d'écrivains ! Il n'a pas fait de la prison, ton père ?
- Si, ici.
- Ah ! Qu'est-ce que je te disais ? Méfie-toi de l'écriture. Mais c'est bien, les langues mortes. Jamais entendu dire que quelqu'un ait fait de la prison parce qu'il s'intéresse aux langues mortes. Tiens-toi aux langues mortes et tu garderas ta vie ! Pas de politique. A demain.
- Mon passeport.
- Il y a des choses à vérifier ; mais pas besoin que tu passes au bureau. Demain soir à la maison, tu auras ton passeport.
- Demain, pas sûr d'être libre. Je voudrais plutôt passer dans la semaine, le...
- Si tu veux voir le vieux, il ne faut pas attendre le soleil d'après ; il n'est plus tout jeune ; on ne sait jamais quand !
- Demain.
- Bienvenue dans le pays de ton père.

Le cousin (*pour lui même*) : Ça commence fort. Jour d'arrivée, passeport bloqué pour cause de fouille à approfondir. Pas à me plaindre, j'ai déjà une piste pour ma recherche ; enfin si la piste tient vie jusqu'à demain. Une langue disparaît tous les quinze jours et personne— Rien à foutre ! Faut être dingue comme moi pour... ! Dingue. La mort des langues, personne, ça n'intéresse ! Il a fallu mentir à Johnny Kokoroko pour avoir les sous. Je me demande pourquoi je n'ai pas donné au douanier la raison officielle de ma présence ici : étudier la possibilité d'implanter un disneyland dans la cité antique des villes mortes. Mon Dieu, un disneyland avec trains,

cinés, hôtels, touristes et consort sur un site archéologique ! Qu'est-ce qu'il ne faut pas se prostituer pour avoir les moyens de réaliser ses rêves ! En tout cas, cela fait raison officielle et l'autre n'aurait pas gardé mon passeport si je le lui avais sorti. D'un autre côté, je n'aurais rien su de son père si je n'avais— Ça va. Je me dépêche, ma cousine doit m'attendre de l'autre côté des postes de contrôle.

La fille (au public) : Quatre heures à attendre qu'il franchisse les postes de contrôle. Père m'avait donné quelques noms de policiers à voir, mais il n'y avait pas moyen de savoir. L'inquiétude m'a un peu pris le ventre ; vous comprenez, son père, le frère de mon père, il prenait bien des risques avec ce qu'il écrivait ; on peut dire qu'il avait la langue dans d'autres poches que les siennes ; des poches qui s'en accommodaient mal ; alors, forcément un jour il a dû prendre la route, puis jamais il n'est revenu. Et voilà que son fils revient et met longtemps à venir dans le hall de l'aéroport qui se vidait de monde. Alors, bien sûr, l'inquiétude à grosses gouttes, elle n'était pas bien loin. Surtout que son fils, mon cousin, sa langue, je ne savais pas où il la gardait. S'il a comme son père la manie de ne pas la tenir ! Enfin ! Plus de peur que de mal – Dieu n'est pas petit – le voilà qui sort. "Dieu lui a donné de la beauté avec générosité", je me dis, pendant qu'il me tend son sourire servi sur un bonjour. Et tout le reste a suivi.

Il n'arrêtait pas de parler ; dans le taxi, parler, parler, mon Dieu comme il parle ! Et encore et encore comme s'il voulait remplir toutes ces années loin d'ici. Il voulait tout savoir, du pays, de la famille, de moi.

- Non, je ne suis pas mariée.

"Les hommes sont-ils donc tous aveugles ici ?" qu'il m'a dit ; et moi j'ai ri comme si le rire était la seule parole que je connaissais. Longtemps que je n'avais pas ri comme ça. Et il insistait.

Le chauffeur fit rebondir sur nous son regard dans le rétroviseur. On voit bien qu'il n'est pas d'ici, mon cousin ; il ne prêta aucune attention au chauffeur dont le regard s'évertuait à chercher la nature des relations entre

lui et moi. Bien sûr le chauffeur ne pouvait pas s'imaginer, vu qu'il avait la peau plutôt sombre, le cousin. En d'autres temps j'aurais essayé d'éclairer son esprit sur la conduite à tenir, mais là, tant pis, je prenais plaisir à rire, à vivre, cela faisait longtemps. Et mon cousin insistait toujours : "Si tu n'étais pas ma cousine..." Mais comme il parle, mon Dieu comme il parle !

Le cousin (au public) : Jolie. Elle rit beaucoup la cousine ; mais pour la conversation ! Mon Dieu, comme si elle n'avait rien à dire ! Me voilà embarqué à meubler la conversation pour deux. Je déteste parler ; ça me soûle ce silence – comme si elle n'avait d'autre parole que son rire, elle pourrait faire un peu d'efforts, je viens de me prendre des kilomètres d'heures de vol suivis d'épuisantes heures de décortication de passeport et d'identité, alors ce ne serait pas de refus si...

Et ce chauffeur, comme il roule ! Dire que j'ai bravé le ciel pour m'attraper un mal de terre !

- C'est encore loin ?

Elle rit de ma question, ou de moi, qu'importe elle rit, comme elle rit, mon Dieu, comme elle rit, faites-la taire, son rire m'agresse. Elle s'étouffe enfin, merci mon Dieu ! Comme elle s'étouffe, mon Dieu !

- Ça va ?

Entre deux étouffements, elle trouve encore le moyen de baver un rire maigrichon, elle s'épuise de rire. Qu'est-ce qu'elle a ma cousine ? Est-elle folle ? S'est rendue folle de rire, elle vire au bleu, de plus en plus, pas moyen qu'elle respire, encore plus de bleu. Il ne sera pas dit que sitôt arrivé ici, je l'aurai étouffée de rire, ma cousine... J'ai l'air complètement con ; elle change encore de couleur. Et ce chauffeur qui continue de rouler.

- Arrêtez !

- Impossible monsieur, trop vite, les voitures trop vite, impossible monsieur !

Il a raison, les voitures, toutes dans le même sens, comme des oiseaux migrateurs à l'approche du froid, volant à ras le bitume.

- C'est iftar, monsieur, la rupture du jeûne, leurs familles les attendent, la faim, monsieur, c'est normal !

Comment pouvoir s'arrêter, il faut bien pourtant, elle a encore changé de couleur, ma cousine. Pourquoi vont-ils tous dans la même direction ? Y a-t-il une résidence spéciale pour chauffeurs dans cette ville ? Si certains au moins roulaient dans le sens opposé, la circulation, à un moment, serait bien forcée de prendre pause pour laisser route à ceux d'en face. N'y a-t-il jamais d'accident dans cette ville ? Mon Dieu ! Un petit accident, pour qu'ils s'arrêtent enfin ! Un petit pneu qui éclate, un petit accrochage, un petit réservoir qui explose, un petit carambolage avec des tas de voitures qui se déchirent la gueule, explosent en un immense brasier et qu'enfin elle s'arrête cette saloperie de circulation : ma cousine se meurt de rire !

- Dans cette direction y a-t-il moyen de trouver un hôpital ?

- L'hôpital ? Si monsieur, pas très loin, un peu tout droit, un peu à gauche, puis droite, un peu devant, on y est si Dieu le veut !

- Non, ça va ; pas l'hôpital.

Tiens, ma cousine a retrouvé une brindille de souffle.

La fille : J'ai murmuré : "Pas l'hôpital". Bien sûr, lui, comment pouvait-il savoir ? Après des années amères de silence. C'est mon père qui parle comme cela : "Après des années amères de silence, le fils de l'absent nous écrit son envie de retour au pays de ses pères".

...

(Comme si elle répondait à une question venant du public) Son père à lui ? Non jamais je ne l'ai connu. Trop petite à l'époque où il a pris son chemin loin d'ici. Mais j'ai appris son histoire ; vous savez, à force de bribes de conversations, d'allusions, de silence... "L'absent" qu'il

l'appelle, mon père. Il n'a jamais rien fait comme les autres, "l'absent". Au lieu de brouter docilement son service militaire avec fierté, comme les autres garçons de la famille, il est parti dans le pays d'à côté, à B-City. Non, jamais mes pieds n'ont foulé la terre de B-City, n'ont foulé d'autre terre que celle d'ici d'ailleurs. Mais je sais, comme toute oreille qui écoute, ce qu'on dit de B-City : pour qui sait travailler un peu et calculer beaucoup, la sueur peut prendre le goût sucré de la fortune. Le frère à mon père, "l'absent", y a tiré la somme nécessaire pour acheter sa liberté ; le seul de la famille à avoir payé à l'Etat le droit de dire non au service militaire. La famille lui en a gardé dent ; surtout qu'à son retour de B-City, il s'est mis à crier son droit de dire non à tout ce qui ne sonnait pas oui dans son cœur. La honte pour la famille qui a toujours donné du oui à tout. Et malgré la sécurité que la famille s'était aménagée à force de oui, mon oncle a fini par connaître la prison... et pas qu'une seule fois. A sa dernière sortie de prison, son cœur a croisé les pas d'une femme ; une étrangère venue d'un petit pays d'Afrique. Bien sûr, "quelle honte !" a dit la famille, "se lier à une étrangère, pas question !" Mais lui, il a suivi les pas du cœur, il est parti là-bas, en Afrique, il a creusé des années de silence entre son cœur et sa famille ; depuis, il est devenu "l'absent", dont on ne parle pas.

C'est son fils qui a comblé le silence du jour au lendemain. Il étudiait les langues anciennes ; il revenait au pays de son père pour y chercher une langue ancienne, vous imaginez ? Une langue.

...

(Comme si elle répondait à une question venant du public) Une raison autre que celle-là qui aurait guidé ses pas ? Je ne sais pas ; il n'y avait pas d'autres raisons dans sa lettre.

Je connais mon père. En d'autres occasions, son silence aurait suffi comme réponse au fils de "l'absent". Mais là, c'était la solution à ses problèmes.

Ses problèmes... c'est moi. (*Avec une calme exaspération*) Tout faire pour que la honte ne l'attrape pas ; pas lui, le fils le plus obéissant de grand-père. Que la honte passe son chemin.

Non, je n'ai pas eu le courage de lui porter la nouvelle, lorsque c'est arrivé. C'est ma mère qui a pris sur elle de prêter sa bouche au malheur. J'étais dans la pièce d'à côté.

- Abou, j'ai une nouvelle à t'annoncer.

- Prie Dieu qu'elle soit bonne.

- Elle ne l'est pas.

- Alors prie davantage. Parle.

- Mes paroles n'auront pas la douceur de la pistache. Garderas-tu ton calme, Abou ?

- Je suis calme, femme.

- C'est à propos de ta fille aînée.

- La tienne aussi si je ne m'abuse !

- Abou !

- Je suis calme.

- Son ventre est devenu celui d'une mère.

- ...

- Abou. Abou ?

- Qui a osé ?

- ...

- Qui, femme ?

- Un homme qui était de passage, qui a repris route et dont elle est depuis sans nouvelles.

(*Sans s'apitoyer sur elle-même*) Un homme qui était de passage, qui a repris route et jamais n'a donné de nouvelles. Il m'avait pourtant promis bien plus que des nouvelles, mon premier homme.

Père a dit que pour éviter la honte, je garderais la maison dès que mon ventre ferait mine de pointer et que mère ne devrait plus sortir de sa chambre. Plus personne ne la verrait désormais, jusqu'à ce que l'enfant sorte de mon ventre. Alors ils pourraient l'annoncer comme le leur – et pas le mien – afin que la honte passe son chemin.

Mon petit frère, peu de temps après, retournait à l'université. De sa résidence universitaire, il eut le courage d'écrire à père.

Père, au nom du Tout-puissant,
bien respectueusement, de mon salut, je t'embrasse.

Dieu m'est témoin, ma bouche et mon cœur t'ont toujours courbé respect et obéissance. Et pourtant aujourd'hui, père, je vais manquer au devoir d'obéissance qu'un fils doit à son père. C'est à propos de ma sœur. Vous savez combien je l'aime. Que le malheur m'avale si jamais il arrive que l'ingratitude me cloue des trous dans la tête et me fasse oublier tout le bien que nous lui devons. Lorsque la maladie a vomi son haleine fétide sur mère et toi, elle a refusé plus d'un prétendant, pour pouvoir s'occuper de vous et de nous, ma petite sœur et moi. Aujourd'hui, c'est encore elle qui reste près de vous pendant que nous, nous cherchons à tracer nos vies hors du toit familial.

Cependant père, il m'est difficile d'accepter votre décision. Vous savez qu'en ma qualité de fils unique, j'ai été dispensé du service militaire ; mais s'il arrivait que l'enfant de ma sœur, que vous avez décidé d'annoncer comme le vôtre, soit un garçon, je ne serais plus fils unique. Je l'avoue père, je suis un fils indigne, mais j'ai peur du service militaire. J'ai des amis qui l'ont fait ; certains n'en sont pas revenus, d'autres auraient mieux fait d'y rester.

Je vous en supplie père, trouvez une autre solution, sinon je suis capable de tout pour que ma sœur perde son enfant. De tout père, même si j'aime profondément ma sœur.

Votre fils qui vous aime.

L'autre solution, c'était lui, mon cousin, le fils de "l'absent".

"Arrange-toi pour qu'il vienne en toi, tu sais t'y prendre, avec des façons de femme, des paroles à la douceur de pistache, si je ne m'abuse" a dit mon père. En attendant, un médecin m'avait recousu clandestinement l'hymen. Alors, bien sûr, l'hôpital, il était hors de question bien qu'il eût beaucoup insisté, mon cousin.

Le cousin : Elle retrouve un peu de souffle, ma cousine, mais pas ses couleurs. Il vaut mieux ne pas prendre de risques.

- Chauffeur, y a-t-il moyen de trouver un hôpital ?

- Si monsieur, pas très loin, un peu tout droit, un peu à gauche, puis droite, un peu devant, on y est si Dieu le veut !

Il tourne à gauche, le chauffeur. "Moins vite", je lui dis, "moins vite", et il écrase l'accélérateur. "Moins vite" et "il nous faut rester dans la ligne, monsieur" qu'il me dit.

- Moins vite, je ne suis pas pressé d'arriver au cimetière.

- Au cimetière monsieur ? Mon Dieu, la pauvre, mon Dieu, et c'est arrivé dans mon taxi ; que Dieu nous protège ! C'est le mauvais œil, monsieur. Ce matin, la mère de la voisine, elle regarde ma voiture ; et toute sa salive, elle a usé : "Oh comme elle est fort belle, presque trop belle pour en faire un taxi ! Que Dieu la bénisse, mon fils". Mon œil ! Le mauvais œil, je vous dis ! Derrière la pistache de ses paroles, que des pensées assassines : "Depuis quand as-tu cette merveille mon fils ?" Cinq jours, je lui réponds, cinq jours pour me fabriquer un moyen de lui planter en pleine face la main de Fatma et me protéger du mauvais œil. Et pourtant voilà le résultat. Dites-moi : vous êtes arrivé en avion. N'avez-vous pas craché dans l'avion ?

- Quoi ?

- Cracher pendant un voyage, ça porte malheur ! Mais au cimetière monsieur... ? Vous ne voulez pas prendre le temps de prévenir la famille ? Quoique, votre bon sens est bien grand monsieur ; c'est vrai. Pas bien d'amener

un mort à la maison, cela entraîne la mort de trois autres personnes. Mais ma voiture, c'est un peu comme ma maison ! Ça, c'est un peu embêtant. Mais êtes-vous sûr que la mort lui a pris le souffle ? Peut-être, c'est juste une crise ; une crise d'asthme. Je connais un bon remède et garanti : finie la crise, elle retrouve un souffle de moteur mille chevaux. C'est tout simple, il suffit de lui trouver de l'urine de gazelle mâle. Où trouver la gazelle, laissez-moi réfléchir et...

Et là-dessus, ma cousine démarre un rire rachitique. Mon Dieu comme elle rit !

La fille : L'hôpital, c'était hors de question, alors je me suis défoncée à rire. Mes côtes hurlaient de douleur. Si longtemps qu'aucun rire ne les avait effleurées, elles en ont perdu l'habitude. Si longtemps. ... Oui, bien sûr, j'avais peur qu'un médecin ne découvre la vie dans mon ventre. Pas de médecin, ni pour moi, ni pour ma mère aussi longtemps que la situation n'aurait trouvé solution à sa pointure, a dit mon père. Il y a des choses qu'un enfant ne doit pas dire de ceux qui lui ont prêté vie ; mais mon père, Dieu me pardonne, depuis des années, c'est comme une vieille peau de chameau increvable au travers de ma gorge. Juste bon à me pourrir la vie.

Le père (*un vieillard, tanné comme une vieille peau de chameau increvable, paraplégique, assis dans un fauteuil roulant, une pipe au coin des lèvres*) : La vieille peau de chameau increvable, juste bon à pourrir la vie, c'est moi. Du moins c'est ce que je crois que ma fille pense de moi. Une brave, ma fille. ... Non, je ne lui ai jamais dit que je la trouvais brave. Il y des choses qui ne se disent pas.

Elle creusait les heures à ne pas arriver avec son petit cousin, alors j'ai pensé qu'elle lui a tout avoué et que lui, s'il avait un brin d'intelligence, était en attente du prochain vol pour retourner dans son lointain pays d'Afrique. C'est qu'elle est souvent obéissante ma fille, mais pas très souvent intelligente. Des méchantes pensées ! Les heures creuses, ça vous secrète des pensées pas bonnes.

Que Dieu me pardonne, elle a réussi à revenir avec son cousin. C'est donc lui, notre secours ! Le prix de mon honneur est très bronzé. L'honneur de l'Orient aux mains d'un Soudanais !

Le cousin : Togolais mon oncle, Togolais du Togo.

Le père : Pardon ?

Le cousin : Vous m'avez demandé si mon père avait la santé bonne au Soudan, par la grâce de Dieu. Nous habitons le Togo ; je suis togolais.

Le père : Tu es arabe, mon fils, ton père est arabe et ton fils sera arabe.

Le cousin : Ma mère est...

Le père : Ta mère est une enfant de Dieu, qu'elle soit du Togo ou du Soudan. Dieu ne porte aucune différence entre ses enfants. Soudan ou Togo, ce n'est pas ce qui compte : l'homme, c'est l'homme. Tu comprends ?

Le cousin : Une femme.

Le père : Pardon ?

Le cousin : Ma mère est une femme, pas un homme.

Le père : Homme ou femme, ce n'est pas ce qui compte. Tous sont enfants de Dieu. Et bienvenue à toi chez toi, ici.

Le cousin (*pour lui-même*) : Cela commence bien ! Je me demande si je vais y rester ici, chez moi. Que je me calme, c'est mieux. Ce ne sont pas des manières à présenter à sa famille. La fatigue, le voyage sans doute. Un bon bain, voilà ce qu'il me faut.

Le père : Comment ? Ma fille me dit que tu souhaites prendre un bain ? Va mais redescends vite pour la rupture du jeûne. Es-tu musulman ?

Le cousin : Non.

Le père : Dieu nous pardonne, ton père n'a jamais rien fait comme nous autres. Chrétien ?

Le cousin : Non, enfin... non.

Le père : Ton père ne t'a pas donné de religion ?

Le cousin : Non.

Le père : Il t'a donné la vie sans te donner de religion.

Le cousin : Il m'a donné le choix.

Le père : Et tu as choisi ?

Le cousin : Rien. Je crois au présent, voilà. A vous là, moi ici, voilà.

Le père : Et à ton fils tu laisseras aussi le choix ? Dis-moi as-tu une femme, des enfants ?

Le cousin : Non.

Le père : Dieu te bénisse, ça c'est bien. Et à ton fils tu laisseras le choix de se donner sa propre religion ?

Le cousin : Oui, je crois.

Le père : Ça c'est grave, mais nous en reparlerons lorsque tu auras prochainement ton fils.

Le cousin : De toute façon, je ne sais pas si j'aurai une femme ; des enfants, je ne crois pas.

Le père : Ne parle pas trop vite mon enfant, tu ne sais pas ce que Dieu te réserve. Mais va prendre ton bain, cela te mettra de bonnes idées en place. Et descends vite pour manger. ... Qu'est-ce qu'il est maigre, ce garçon. Maigre et sans religion, un malheur n'arrive jamais seul. Qu'il mange, sinon personne ne croira qu'il ait été capable d'avoir mis quoi que ce soit dans le ventre de ma fille.

*

Le cousin : Manger. Qu'est-ce qu'ils mangent ici, mon Dieu ! Des mezze à perte d'appétit, à ne plus donner envie de s'attaquer au plat proprement dit ! Falafel, houmous, fuul, comme s'ils avaient faim de je ne sais quoi d'autre qui leur tient le ventre... ou l'âme. Manger. Même le vieux Abdel Hani, manger qu'il me dit tout le

temps avec son sourire mille watts : "Mange, mon fils, mange".

Une heure déjà que je suis là, qu'il m'a dit que son fils est retenu à l'aéroport, que j'ai récupéré mon passeport, qu'il ne m'a pas dit un mot en mina, que je cherche à lier la conversation au principal objet de ma venue ici, l'étude d'une langue qui meurt, parlée encore par quelques personnes en voie de disparition dont il est un représentant si frêle qu'à chaque instant je crève de cette peur que son souffle ne s'arrête pour de bon, et lui tout ce qu'il trouve à me dire : "Sers-toi encore, il y en a assez. Mange, on ne parle pas le ventre vide".

Comment lui dire non sans contrarier son sourire ! A l'heure du thé, on parle enfin.

- Très peu parlent le mina actuellement. Que les gens de ma génération. Très peu de ma génération sont encore de ce monde. Tu as la vie devant toi, à portée du regard, et je te la souhaite aussi longue à éteindre, qu'un point imaginaire de l'horizon. Pourquoi t'intéresses-tu aux choses qui meurent ?

- Une langue qui meurt c'est une perte considérable pour l'humanité. C'est... On peut même parler de génocide linguistique à l'allure où disparaissent les langues ! Il s'agit là d'un appauvrissement incroyable pour l'humanité ! Un drame qui se joue en dehors de toute scène.

- Là, tu me parles de l'intérêt de l'humanité à ne pas laisser les langues mourir. Mais quel est ton intérêt, à toi ?

- Je... je crois que... enfin, je...

- Dis-moi ce que tu cherches.

- ... Bah, ce que j'ai dit que je cherche... Voilà. Enfin, je... Aucun de vos enfants ne parle correctement cette langue. Pourquoi ?

- Tu l'as dit : c'est une langue morte. Et mes enfants doivent vivre.

- Avec tout le respect que je vous dois...

- Tu m'écoutes avec tout le respect que tu me dois. Je suis ce qu'on appelle ici "un citoyen étranger".

- Une minorité ethnique.

- Un peuple auquel le temps a donné des visages, des manières, une langue.

- Qui se meurt.

- Pour laisser vie à une autre, plus officielle, indivisible, une et suprême. Mon père m'a donné l'écoute du corps humain et animal, des plantes, du vent. Alors il m'a pris le rêve de "faire" médecin ; pas devenir médecin. Je l'étais déjà par mon père. Faire, juste faire. Mais avec mes papiers de "citoyen étranger", minorité comme tu dis, je n'avais pas l'autorisation légale de faire médecin. C'est la loi qui fait et défait. Aujourd'hui, mon fils travaille à la police. Je ne lui ai pas donné le nom de notre culture, ni la langue. Cela lui aurait juste brouté sa vie d'homme. Ils avaient besoin de bras pour cracher la guerre à B-City ; et même les bras minoritaires étaient bienvenus. J'ai dit à mon fils : "Laisse ta marque sur le souffle du temps qui passe. Tue le temps qui t'accuse de ce que ton père est. Sois plus fort que tout, et vis". Aujourd'hui, il n'est plus un citoyen étranger. Citoyen tout court, tout simple, tout bête.

Que dire des mots qui m'assiègent par intermittence ? Quel mot pèsera une portion des larmes qui lui coulent de tout le corps ? De la terrasse du vieux Abdel Hani, je plonge mon regard dans le calme de la ville qui se prépare au sommeil. Un temps sans mot dire, puis "je reviendrai demain". Demain, je lui ai dit.

- Demain nous parlerons de cette langue que je suis venu traquer. Ce soir reposez-vous, je n'ai plus de mots pour parler.

La fille : Oui, le lendemain de son arrivée, je l'ai accompagné chez le vieux Abdel, vous savez, le père de ce policier qui lui a pris son passeport. ... Non, je ne suis pas restée ; il voulait être seul chez le vieux et rentrer seul après. Il m'a dit : "Tu me couves beaucoup, toute la journée à supporter ma gueule de chien, on dirait ma

mère. Je finirai par t'appeler maman, je rentrerai dans ton ventre et tu accoucheras de moi". Ça m'a fait pleurer ; après ; bien après, dans ma chambre, je me suis laissée aller à pleurer, pensant être seule.

Le père : Il est où ?

La fille : Chez le vieux Abdel.

Le père : Et après ?

La fille : Je ne sais pas après.

Le père : Il se fait tard. Il n'est pas encore rentré. ... Comment tu vois la situation ?

La fille (*faussement ignorante*) : Quelle situation, père ?

Le père : Comment vas-tu t'y prendre pour que ce qui doit se passer se passe ?

La fille (*prenant son courage à deux mains*) : Père, vous pourriez prendre l'enfant comme le vôtre. Mon petit frère m'aime et, malgré ce qu'il a écrit, jamais il ne nous manquera de respect ; ni à vous, ni à moi.

Le père : C'est toi qui nous as manqué de respect, ma fille. As-tu téléphoné chez Abdel ?

La fille : Non.

Le père : Passe-moi le téléphone. Faudra-t-il que je fasse tout dans cette maison ? (*Elle lui amène le téléphone, lui met le combiné dans la main droite, porte cette main à son oreille, lui prend la main gauche pour composer le numéro.*) Allo ? ... Abdel Hani. (*A la fille*) On me passe son fils, le policier. (*Au téléphone*) Oui ... Oui. La santé c'est entre les mains de Dieu, Dieu merci. ... Oui ? ... Ah ? Ah ? Non... non. ... Ah ? Oui. ... Ah ? ... Ah ? ... Ou là là ! Dieu est grand, il donne, il reprend. (*Il regarde sa fille pour lui signifier qu'il en a fini. De sa main droite qu'elle lui a tenue pendant toute la conversation, elle raccroche ; puis après lui avoir posé les bras sur les accoudoirs du fauteuil, elle se met de côté*) Plus de trois heures sont passées depuis que ton cousin a pris congé du vieux Abdel Hani. J'ai eu son fils. ... Abdel Hani est mort.

La fille (*peinée*) : Mort ?

Le père : Mort après le départ de ton cousin. Il va falloir lui dire. Tu lui diras. Tu ajouteras ceci : le vieux Abdel lui recommande d'aller dans la petite ville au cœur du désert, il y trouvera son cousin... Hebung, qui parle aussi la langue.

La fille (*dépitée*) : Bien sûr, le fameux cousin du vieux Abdel n'existait pas. Mais père a manigancé pour nous éloigner, mon cousin et moi. Me donner le temps, loin de la maison, loin des voisins, de le faire venir en moi.

Le cousin : Parti engraisser la mort, le vieux "citoyen étranger". Au moins, elle lui foutra la paix, le sommeil, le droit de se poser, la mort ; ne lui demandera pas de se crever pour exister, la mort. Et moi je continue ma traque d'une langue morte. "Dis à celui qui a été mon fils d'un soir, d'aller à la petite ville au cœur du désert, voir mon cousin", a dit le vieux Abdel Hani.

*

J'achète un quotidien, blablablaba.

Je prends la route, une vieille Mercedes des années d'autrefois, un véritable bijou archéologique qu'un chauffeur pousse avec la rage d'une formule un. Le chauffeur fait la conversation tout seul. Comment peut-on rouler aussi vite et parler autant ? Deux autres passagers et ma cousine. (*Agacé*) Je ne comprends pas pourquoi mon oncle a insisté pour qu'elle me suive. J'ai bien vu que l'idée ne la faisait pas planer, elle. Elle a dû se prendre un congé à son boulot. De quoi me mettre une gueule de chien enragé dans le ventre, mais l'oncle ne voulait rien savoir. J'avoue qu'il me reste au travers de la gorge, cette vieille peau de chameau. Je ne sais pas quand mais je sens que je vais lui cramer la gueule.

Bizarre, ma cousine. Nous avons dû nous arrêter par deux fois et je l'ai vue cracher discrètement. Un bref instant, je plante mon attention sur son ventre. Un peu

rond. Serait-elle ? Jamais je n'ai été efficace pour ces choses-là. Quel con je fais dans ces cas-là ! Tous les cas où je me suis pris à draguer des inconnues sans me rendre à l'évidence qu'elles portaient l'enfant de quelqu'un... Pourtant les seules femmes que je me fais violence de ne pas toucher sont bien celles-là. Une fois sur deux, je me laisse avoir. Peut-être devrais-je lui demander, à ma cousine. Calme-toi mon vieux ; c'est ta cousine, bas les pattes ! Pas mes affaires de toute manière si elle porte un bébé. Enfin, je ne sais pas.

Deux heures déjà, assis dans cette voiture ; le chauffeur avale toujours les kilomètres de route, anime autant la conversation, il doit avoir l'habitude qu'on ne lui réponde pas. Je n'arrive pas à trouver le sommeil. La route interminable à travers ce désert à perte d'espoir. "Le désert, le désert, les cailloux, les cailloux" comme l'a écrit Jumana une auteure irako-palestino-syrienne que je lis en ce moment. Un savant métissage, un choix pratique pour qui veut comprendre le Moyen-Orient à peu d'effort. Le chauffeur, sans doute, ayant fini par s'apercevoir que je suis le seul à ne pas goûter le sommeil, me demande d'où je viens. Pour ne pas lui compliquer la vie, je réponds Afrique, au lieu de Togo.

- Ah l'Afrique ! J'aime beaucoup l'Afrique ! Mon cousin m'a décrit, c'est très beau ! Vous êtes footballeur ?

- Non. Pourquoi ?

- Vos cheveux.

- Ah oui, mes dreadlocks ! Non je ne suis pas footballeur.

- J'aime beaucoup le football ! Les Africains sont bons footballeurs et bons musulmans. J'aime beaucoup l'Afrique.

Deux vérités personnelles que je ne lui ai pas contredites et pour qu'il me parle d'autre chose que d'une Afrique que je ne connais pas, je lui dis que sa voiture est une merveille qui vaut de l'or. Il part d'un rire kilométrique. Pourvu que ma cousine ne se réveille pas, elle a le rire sensible. Le chauffeur finit par m'expliquer que c'est

faute de mieux qu'il garde sa carcasse, que les voitures neuves coûtent une vie d'homme, que seule une certaine classe peut se faire le luxe d'un tel achat, qu'en disant cela il ne faudrait pas que j' imagine qu'il fait de la politique, qu'il m'échangerait bien sa ferraille rafistolée contre une voiture pétante neuve. Puis il continue la conversation tout seul.

Enfin la ville pointe son museau ; ma cousine se réveille ; le chauffeur, enfin, prend une pause.

Une nuée de vendeurs d'articles certifiés originaux semblables les uns aux autres nous assaillent. Il faut se frayer un chemin. Où trouver le cousin d'Abdel Hani ? Nous n'avons que son nom à demander aux passants. Hebun. Trente minutes que nous brandissons ce nom. Trente que nous tournons d'une direction à l'autre. Ils se font tous sympathiques à nous indiquer la route, chacun convaincu de connaître le bon Hebun. Enfin nous arrivons dans un quartier à l'atmosphère kleenex, à véritables palaces, à jardins bien tenus à codes digitaux. Rien à voir avec le vieux quartier que nous venons de laisser, avec ses routes empoussiérées, ses petites rues, ses vieilles maisons, ses chats en liberté, le souk et ses bandes d'enfants qui brandissent de joyeux "hello" en direction de l'étranger vite repérable que je suis, sa foule de vies qui grouillent dans tous les sens. Ici c'est le quartier de ceux qui peuvent se payer des voitures neuves. Si le monsieur Hebun habite dans les parages, c'est certain, il vit sur une autre fréquence que celle de son cousin Abdel Hani. Devant une maison au grillage clinquant doré, un bracelet clinquant de voitures sans doute payées à vies d'hommes, à peine sorties d'emballage. Un groupe de jeunes garçons et filles clinquants, vêtus comme des stars de télé, vont et viennent, bruissant à qui veut l'entendre leur vie de gosses de riches. "Si les indications sont bonnes", me dit ma cousine, "c'est la maison voisine à celle-ci". La voisine de maison est en construction. Elle semble tout de même habitée, du moins la cour, avec les trois poules, cinq poussins, un coq et un petit garçon qui nous regardent. A notre approche, le petit garçon court se réfugier dans une sorte de dépendance à la maison en

construction. Une petite pièce rectangulaire en béton, deux petites fenêtres, une porte ouverte sur quatre petites têtes, deux filles, deux garçons. Une femme apparaît, toute de voile rouge couverte, et nous claque la porte au nez. Ma cousine m'envoie faire un tour pendant qu'elle s'en va parlementer avec la femme. Je suis trop mâle pour me poser dans les parages en l'absence de son mari. Ok, je m'en vais flâner dans ce quartier à code digital.

La fille : J'étais très fatiguée. Dans mon état, vous comprenez ? Dès que la porte s'ouvrit, je cherchai un coussin où poser ma fatigue. En un regard, la femme s'aperçut de mon ventre, me donna du repos et chercha à savoir si j'étais bien accompagnée de mon mari. Je ne sus quoi lui répondre. J'ai souri et je lui ai demandé. Sans insister, elle me répondit. Oui, nous étions bien chez Hebung, gardien de la maison en construction.

Il est parti faire les courses. Elle est désolée, il n'y pas grand-chose à la maison à m'offrir, le temps que le mari revienne des courses. Non il ne tardera pas à rentrer. Oui, ils habitent tous, sept au total, dans cette petite pièce qui sera détruite, une fois la maison terminée, et après "Dieu est grand, il pourvoira". Ce visage de mon pays, je le connaissais du regard, parfois dans la rue. Jamais je ne me suis mise en peine de m'y poser. Trop difficile à faire sans doute.

...

(Comme si elle répondait à une question venant du public) Comment ? A qui la faute de tant de misère, vous me demandez ? Comment savoir moi ? Je ne fais pas de politique.

*

Le père *(le combiné du téléphone coincé tant bien que mal, entre son épaule droite et le cou, il parle très fort)* : Allo ?... Oui, vous avez bien vérifié, ils n'ont pas pris de chambre chez vous... J'ai fait le tour de tous les hôtels...

Oui, prenez ce message, mon fils. Si par la volonté de Dieu, ils descendent à votre hôtel, dites-leur de m'appeler. Dites à ma fille que sa mère est malade... Dieu vous bénisse...

(Le combiné lui tombe du cou. Rageur, il peste)

*

Le cousin : Quel con de nom de Dieu je fais, me voilà perdu dans ce harem de palaces ! Par où suis-je arrivé ici ? L'impression que toutes les rues, toutes les maisons étalent la même gueule haut perchée. Ah, là... je reconnais ! Le cortège de voitures dernier modèle, avec les jeunes en dernier cri de stars de télé. Mais par où passer ensuite ? Je pourrais demander à ce jeune homme qui apparemment n'a rien d'autre à s'imaginer qu'à tripoter son cellulaire dernière génération.

- Excusez-moi, un renseignement s'il vous plaît.

- Oui ?

- La maison de monsieur Hebut, s'il vous plaît.

- Franchement, ce n'est pas le genre de nom à se prendre une maison par ici. Vous vous êtes égaré je crois.

- Une maison en construction.

- Plusieurs maisons ici sont en construction.

- Une maison immense à deux ou trois étages.

- Ici presque toutes les maisons sont immenses à deux ou trois étages ; regardez la maison de mes parents.

- La grille d'entrée est dorée...

- Comme celle de notre maison. T'es médis toi, non ?

- Si.

- Comme moi. Je suis médis culturel, entre la France et ici. T'es à Paris toi ? T'as la nationalité française ?

- Non.

- A Paris je suis, moi. Avec les parents, on rentre au bled pour les vacances. Comment tu trouves ici, toi ? C'est beau hein ? Plus calme qu'à Paris, non ? Et les gens, ils sont sympas, non ? Mais comme il fait canicule, quoi ! Tu fais quoi, sinon ?

- Hein ?

- Ici, dans la vie, tu fais quoi ?

- Ecrivain.

- Pas mal ça ! Tu écris des choses et tout ! Et ici tu écris sur quoi ? La civilisation ? Il y en a pour une bonne dose d'encre là-dessus ! Ou sur les gens ? Il y a des cas ici, je te jure, de quoi te shooter un best-seller sans trop de sueur. Tiens-moi, j'ai un bon sujet pour toi : tous les jeunes qui veulent s'arracher d'ici ! Je ne les compte pas tous ceux qui se creusent que je leur trouve un plan pour se couper d'ici, vite fait ! Avec mon passeport français, comme ça court de tonnerre avec les filles ! Tu présentes le pass, l'affaire est dans le lit, tranquille. Tu n'as pas ta nationalité française ? C'est pas bien ça. La prochaine fois, prends-en une avant d'arriver. T'écris sur quoi, sinon ?

- Le mina.

- C'est quoi comme truc ?

- Une langue morte, ou en voie de...

- Et ça intéresse quelqu'un ça ? Il y a quand même des choses à faire ici. Pour les jeunes surtout. Moi j'aimerais trop créer une association, genre échange, pour que les jeunes d'ici, ils ne se prennent pas trop la tête dans leur rêve d'ailleurs. Mais il faut que les choses bougent. Je te donne mon numéro, on s'appelle à Paris, voir ce qu'il y a à faire ; un écrivain, ça doit avoir de bonnes idées, non ?

Il fait tout d'un coup un bruit de moteur pétaradant violemment l'atmosphère. Une moto benne, c'est bien ça. Benne comme une voiture, quels génies les mécaniciens d'ici ! Au contrôle de la moto, un homme ; à l'arrière, dans la partie benne, une gamine posée à côté d'immenses sacs poubelles. Dun coup de frein, la moto s'arrête près d'une boîte d'ordures, l'homme et la gamine

s'éjectent à côté de la poubelle, y plantent leurs mains, fouille rapide, boîtes de conserves, paquets de biscuits, on dirait, et diverses choses atterrissent dans l'un des sacs à l'arrière de la moto. Un employé au ramassage d'ordures ? Et la petite, sa fille ? Une petite employée ? Drôle de manière d'opérer le tri d'ordures ! Soudain, un autre moteur, vrombissant sa rage bien plus haut que la moto : un camion benne de ramassage d'ordures. L'homme et la fille s'arrachent, laissant la place à un plus gros carnassier. La moto s'élance en trombe, s'arrête une boîte à ordures plus loin, pendant que le camion avale le reste de poubelle, et reprend route. La moto tourne à l'angle d'une rue. Je me lance à sa poursuite. La voilà en attente devant une autre boîte à ordures que l'homme et la fille visitent le plus rapidement possible, avant que le monstre benne ne pointe du radiateur. Dieu, deux façons de concevoir le rapport de l'homme à la poubelle ! Machinalement, je continue à suivre la moto de poubelles en poubelles. Bien trop vélocité pour mes jambes, je la perds et la retrouve quelques rues plus loin, prenant son repos près d'une petite baraque en béton, rectangulaire, une porte, deux petites fenêtres, quelques poules, un coq, cinq enfants, dont la fille, l'homme, la femme voilée de rouge et ma cousine. Ainsi l'homme que j'ai vu faire ses courses est monsieur Hebut.

La fille (*au public*) : Mon cousin est arrivé peu de temps après le retour du maître des lieux. Il ne s'attendait pas à ce que Hebut lui dise : "Votre femme m'a parlé de vous".

Le cousin : Ma femme ?

La fille (*au cousin*) : Oui, moi.

Le cousin : Ah... oui, ma femme !

(*Au public*) Je ne sais pas pourquoi elle leur a dit "ma femme" au lieu de "ma cousine". Elle a sûrement une raison. Elle leur a parlé de mon projet. Il lui a déjà dit qu'il n'est pas le cousin d'Abdel Hani. Mais il nous invite à partager le repas du soir avec sa famille. J'hésite. J'ai une idée de là où il fait ses provisions. Ce serait plutôt à moi de partager avec lui ce que j'ai, pas à lui de creuser sa famine pour nous faire l'honneur d'un soir. Il insiste.

Nous prendrons bien du thé, oui. Nous prenons du thé. Long le temps de prendre le thé, long à se parler des mots en toute économie. Il ne parle pas beaucoup. Il finit par me poser la question que je redoute depuis peu.

- Que cherchez-vous ?

- ...

- Je n'ai pas le plaisir d'être le Hebutun que vous cherchez, mais si je peux vous donner mon service.

Comment lui parler de ma quête d'une langue, lui qui trompe la faim des siens à la crème de poubelles ? Comment lui dire que j'ai des mots de Sony Labou Tansi dans la tête qui me touillent en vice versa : "Il suffit que les affamés soient numériquement incontrôlables pour qu'ils aient le droit de manger ceux qui mangent".

Il faudrait que j'appelle Johnny Kokoroko, je suis bientôt à cours d'argent...

*

Le père : Que voulez-vous que je vous dise ? Oui j'avais les jours amers. Cinq jours qu'ils étaient partis, et pas la moindre nouvelle. Alors que peu de temps après leur départ, des maux dans tout le corps avaient attrapé ma femme et chaque jour lui arrachaient des douleurs plus grandes. Non, appeler un médecin, c'était hors de question tant que nous n'aurions pas trouvé une solution, tant que ma fille n'aurait pas... Alors pourquoi n'appelait-elle pas pour me dire ? Mes nerfs me pourrissaient l'humeur.

- Aaaaaaaaaaaaaah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Trois jours que ma femme hurlait régulièrement. Son pied. Gonflé. Au bout de ces trois jours, impossible de le lui toucher sans qu'elle ne hurlât sa douleur. Il ne fallait pas. Les voisins, vous comprenez ? A force de cris, ils finiraient par dresser l'oreille, ouvrir l'œil et délier la bouche. Je ne voulais pas de langues baladeuses dans mes affaires de famille, vous comprenez ? Alors je ne lui touchais plus le pied. Mais elle s'était mise à hurler sans

rien que je lui touche, et les voisins, vous comprenez ? Alors je lui ai mis des choses dans la bouche pour que ses cris n'aillent pas nous attraper la honte. Et puis l'odeur. La puanteur qui se collait à elle, puis s'en détachait pour se clouer à chaque objet de la chambre, de la maison, à tout, à moi.

J'en ai acheté du parfum chez le marchand, pas celui du quartier, vous pensez bien. Les voisins, vous comprenez... ? Et même que le marchand il a fini par me demander si je voulais ouvrir commerce. Mais l'odeur grossissait, mangeait les parfums. Yves Saint Laurent, Christian Dior, Kenzo, Hugo, Chanel n'y ont vu que du feu. Je gardais la puanteur close entre les fenêtres. Je ne comprenais pas pourquoi elle me privait de son appel, ma fille. Ma femme, je ne pouvais pas l'envoyer à l'hôpital tant que je ne savais pas, vous comprenez... Ma fille, a-t-elle déjà pris son cousin en elle ?

*

Le cousin : Oui allô ? Johnny ? Johnny Kokoroko ? ... Oui ? ... Ah Johnny ! Bien sûr, je travaille ! ... Oui, je t'enverrai des photos, de belles oui. ... Si ! Il y a moyen de construire ici un grand parc d'attractions. ... Oui, tout autour d'un site archéologique, le plus vieux possible, le plus grand possible. ... Oui... du tourisme culturel, c'est cela. ... Non je n'ai pas encore pensé à un nom. ... Ah, tu y as réfléchi ! ... Kokorokoland ! Ah ? Oui, je trouve ça superoriginal. Oui, c'est ça, superoriginal. Pour les autorisations, pas de problème ; mais il faudra un peu de bakchich. ... Le plus tôt possible, oui. ... Par virement, parfait.

J'achète le quotidien, blablabla.

Il faudrait que je donne un coup de fil à mon oncle. Ma cousine, de plus en plus mal, mais ne veut pas entendre parler de médecin. Ce soir j'appellerai. Je n'ai pas encore déniché le cousin d'Abdel Hani. Ce n'est pas facile tout seul, sans la cousine restée à l'hôtel. Je demande. Je continue à demander.

- Monsieur !

Je sursaute ; un homme qui me prend par le bras et m'entraîne à l'écart de la foule. Je me laisse prendre, il n'a pas une tête à me vouloir du mal. Il me demande...

- Je peux vous aider. Tout ce que vous voulez, je peux vous aider. J'ai de très belles antiquités avec garanties et autorisation de quitter le pays. Vous pouvez me croire sur parole, je ne mens jamais au client !

- Je cherche quelqu'un.

- Ah ! Un ancien roi, un prince, j'ai une belle statue d'une princesse ; vous savez celle qui est tombée en amour d'un berger...

- Quelqu'un de vivant.

- Même les vivants, je connais. Tout ce que vous demandez, Tarik vous le trouve, vivant ou mort. Tarik, c'est mon nom.

- Pourquoi pas. Hebut. Il est mina ; cousin de Abdel Hani...

- Mais je connais ! Suivez-moi !

- Euh, en êtes-vous certain ?

- Suivez-moi.

Je le suis. Il prend par de petits chemins. Je ne reconnais rien du tout. S'il veut me perdre, c'est fait.

- Vous êtes touriste ?

- Pas vraiment. Ecrivain.

- Américain ?

- Non.

- Les Américains, c'est bien quand ils sont touristes ; pas soldat, président ou espion. Ne vous inquiétez pas, ici on aime bien les Américains quand ils sont touristes. Alors vous n'êtes pas Américain touriste ?

- Non, je suis Togolais écrivain.

- Ecrivain, ah ! J'ai un ami qui est un grand écrivain de quotidien. Laissez voir, que son nom me revienne... Ah les noms ! Vous savez, ils vont, ils viennent mais ça va me revenir. Ecrivain, c'est bien. C'est cultivé non, un écrivain ?

- Comment ?

- Intelligent instruit et tout ça. Pour écrire il faut en avoir dans la tête, non ?

- Oui, je crois.

- C'est que je dis à mon fils. Fais écrivain, mon fils, tu seras cultivé. Je lui explique à mon fils : un écrivain c'est quelqu'un qui utilise son argent pour avoir l'esprit bien fait et le ventre vide. C'est pas beau, ça ? ... Je lui dis : un écrivain, c'est un connaisseur, il a l'œil et il achète ; il fait de bonnes affaires pour l'esprit. Pas bête hein ! Par exemple, cette statuette, en un coup d'œil, l'écrivain sait qu'elle date de quatre siècles avant Jésus-Christ et même si elle coûte quatre cents dollars, il achète tranquille ! Quatre siècles ! Je suis sûr que vous avez deviné ! Alors vous l'achetez ? Je vous fais un bon prix ! ... Non ? ... Même si vous n'avez pas beaucoup je vous la donne presque cadeau à prix d'ami. Une occasion unique. Il m'en coûtera le sommeil de m'en séparer ! Mais Dieu est grand, votre cœur a parlé au mien.

- Non, merci. C'est encore loin ?

- Vous écrivez sur quoi ? Les civilisations ?

- Non.

- Non ?

- Je m'intéresse aux langues mortes.

- Langues mortes ? Ça intéresse quelqu'un, votre affaire-là ? Vous allez faire faillite, mon ami. Langues mortes ; vous êtes écrivain ou croque-mort ? Les langues veulent mourir ? Laissez-les mourir. Même Jésus, il a dit : "Laissez les morts enterrer leurs morts". Les civilisations ! Voilà une affaire prospère. J'en connais moi, des histoires de civilisation ! Si vous voulez, je vous raconte à prix d'ami, presque cadeau.

- Non, merci. C'est encore loin ?

- Nous y sommes presque.

Il m'a bien cuisiné de gauche à droite. Enfin nous arrivons dans les ruines d'une vieille ville. L'amphithéâtre, presque intact, immense ! Le temple, mélange de civilisations portant mémoire d'une époque à l'autre de son histoire. Un peu à l'écart, des tombes magnifiques qui ont tenu tête au temps. Et ce n'est que la partie émergée. Sous mes pieds, immense la ville, couverte par des siècles de poussière et de sable. Je prends des photos. Il faudra bien que je les envoie à Johnny Kokoroko pour lui prendre quelques sous. Il est fou. Planter un disneyland, avec hôtels, trains, attractions dans cette mémoire, extraordinaire, c'est de la folie qui lui baise la cervelle ! Mon guide improvisé, je l'avais oublié, lui.

- C'est beau, non ? Magnifique, je vous l'avais dit ! En Irak, c'est pareil ! Mais les bombes tombent et il n'y aura plus rien. Que le désert. C'est ça qu'il faut écrire. Les langues, elles meurent, qu'est-ce que vous voulez ? La vie, la mort, c'est kifkif. Mais les traces magnifiques des civilisations !

- Je ne suis pas touriste.

- Ce n'est pas grave, nul n'est parfait. Moi je vous le dis : les touristes, ils ne viennent pas pour les langues, hein ! C'est ça qu'il faut écrire à vos lecteurs. S'ils ont l'évidence que les ruines vont se retrouver en cadavres, ils gueuleront une bonne pression sur leurs gouvernements. Et croyez-moi, ce n'est pas la peine de gaspiller votre écriture sur des langues qui meurent, ou même des gens qui se cassent la vie sous les bombes. Les touristes sont habitués à voir des gens d'ici mourir ; cela ne sert qu'à meubler leurs journaux. A leur vie, rien ça ne change. Mais les monuments, mon Dieu, dites-leur que les bombes tuent les monuments. Et cela vous fera un best-seller !

- Je ne sais pas.

- Vous n'êtes pas un homme d'affaires vous, ça se voit. Sinon vous m'auriez acheté cette belle statuette. Une affaire, vous savez ? Alors ? Vous êtes sûr de ne pas regretter ?

- Oh non !

- Bon ; voilà. Je vais reprendre route.

- Merci pour tout. J'essayerai de retrouver mon chemin.

- Ah ! Si vous rentrez tout seul ce sera demi-tarif.

- Demi-tarif ?

- Pour la visite.

- Quelle visite ? Je ne vous ai rien demandé.

- Mais vous avez pris des photos et je vous ai donné de la conversation. Moi je suis dans les affaires ; vous peut-être pas, mais moi si.

Je finis par lui lâcher un peu de ma poche qui ne pèse pas bien lourd. Ce soir, j'enverrai les photos à Johnny Kokoroko.

*

Je suis bien avancé. Me voilà sans grand sou dans ces ruines et pas la moindre trace de Hebun. Enfoiré de guide. Enfoiré de moi, qu'est-ce que je cherche ici ?

La fille : Ce soir-là, il est rentré très tard. Oui, en son absence, j'ai appelé mon père.

- Non père, il ne m'a pas encore troué la nudité.

- Par Dieu, est-il impuissant ?

- Je ne sais pas ; je ne crois pas. Je n'ai pas... je...

- Quoi ? Tu n'as pas habité sa couche ?

- Non père.

- Tu attends la venue du prophète, ma fille ?

- Père je...

- Ma fille tu ouvres ton jardin quand il ne faut pas, et quand il urge tu le fermes. Ouvre ton jardin ma fille, pour l'honneur de la famille.

- Je ne sais comment m'y prendre père.

- Tu as, au moins une fois déjà, su t'y prendre et apprendre toute seule, sans l'aide de ton père, si je ne m'abuse. Ta mère est malade, ma fille. Le mal lui a pompé le pied, rongé le visage, avalé l'appétit, pressé tout le corps de son jus, surdosé les douleurs des pieds au crâne... Le mal, ma fille, sur ta mère, elle est méconnaissable. Elle a ingurgité plusieurs années mal digérées d'un seul trait. Elle a le mal qui pue et l'odeur se bande à tout suffoquer dans la maison, cherche la moindre gousse d'air pour évader la honte chez les voisins, malgré les litres de parfum que je lui sacrifie. Du grand parfum, ma fille ; le G8 de la parfumerie, mais un diable de puanteur !

Ma fille, ta mère hurle à longueur de journée et elle pue. Et toi pendant ce temps, pas la plus petite idée sur le moyen de t'y prendre ! Ici, le temps me fabrique une marche d'escargot, et ma fille joue à la sainte nitouche ! Dis-moi dans quel hôtel vous êtes, ma fille. Ton frère a quitté la maison et a vite attrapé son chemin pour vous rejoindre. Il m'appelle ce soir, dis-moi où vous vous êtes posés ; il viendra te prêter un peu d'intelligence. Il faut en finir.

La peur m'en a creusé le ventre. Vous savez, mon frère, il n'est pas violent. Mais il a l'âme dure et sèche. Il me respecte, ça oui. Il le dit souvent, d'ailleurs. Je le crois. Mais vous comprenez : la situation et la voix de mon père... Trop vite. Cet enfant dans mon ventre, trop vite ; mon cousin, trop vite ; la voix de mon père, ce qu'elle m'ordonnait, trop vite ; mon frère qui arrivait, trop vite ; les jours couraient trop vite. Il y a des histoires de frères qui crèvent vie et sang de leurs sœurs pour boucher l'honneur dévié ; des histoires d'amants crevés pour mettre de l'air dans l'honneur putréfié par la soif d'amour d'une sœur. Alors j'avais peur, pour moi, pour mon cousin. Mon frère n'est pas violent, il le dit, je le crois.

Malgré tout, la peur m'en donnait bien de la sueur à l'idée de sa venue. Comment parler de tout ceci à mon cousin, lui perler des mots pour dire de partir d'ici avant que mon frère n'arrive avec ses peurs ?

A son retour, cette nuit-là, il n'a pas dormi dans sa chambre. Non, il a posé sa fatigue, sa journée et l'odeur d'arak dans mon lit. Oui, il s'est passé quelque chose, mais pas ce qui vous prend vitesse de penser. On a parlé, longtemps. C'est lui qui a commencé :

- Dis-moi ce que je cherche.

- Je ne sais pas ; c'est toi qui te pointes dans mon lit, alors c'est toi qui sais ce que tu cherches.

- Non, je parlais de chercher dans un sens plus profond...

- Plus profond ?

- Enfin, plus large. Enfin, arrête de rire, tu connais le fond de ma pensée.

- Et que cherches-tu ?

- "On raconte qu'un homme s'est tenu debout sur son orteil. Le gros. On raconte que l'homme se tient encore debout sur son orteil sans compter ni jours, ni heures, sans compter saisons. Sans compter qu'il s'est battu pour les saisons. Sans compter qu'il vieillit."

- C'est beau et solitaire. C'est de toi ?

- Non. De Kossi Efoui, un écrivain du Togo. Il me prend l'impression d'être cet homme-là. Il me prend depuis que je suis ici. On raconte qu'une langue meurt tous les quinze jours.

- On raconte qu'un homme a pris son gros orteil et l'a posé sur le dos. Ça lui a fait une bosse. L'homme a pris la bosse, il a pris route, il a pris saisons, il a pris temps, il a pris du pays ; et dans le pays de son père, il cherche. Mais que cherche-t-il ? Une langue à sauver, trouver, tracer, consigner ? Dans son cœur, quel est le poids d'une langue parmi tant d'autres du pays de son père ? Que cherche-t-il ?

- Je cherche... Ce soir, j'ai fait la connaissance d'un Ivoirien. On s'est pris d'amitié de peau. C'est bête de se prendre amitié par identification de couleur de peau. "Tu n'es pas d'ici, ça se voit", m'a-t-il dit en se posant à la même table que moi ; en face de moi et ma bouteille d'arak.

(A l'Ivoirien) Mon père est d'ici.

L'Ivoirien : Métis ?

Le cousin : Métis.

L'Ivoirien : Nous sommes tous métis de quelque chose. Moi, je suis Ivoirien. Soudanais pour les gens d'ici. De l'Afrique, c'est ce qu'ils connaissent le mieux : les réfugiés soudanais. Ils vous ont fait le coup à l'aéroport : "Côte d'Ivoire... Côte d'Ivoire ? Soudan !"

Le cousin : "Togo... Togo ? Soudan ! Afrique du Sud ?"
(Rires)

L'Ivoirien : Il paraît que le monde est devenu un village planétaire. Un nombril planétaire, oui ! L'Afrique et l'Orient. Si proches et si loin. Je suis étudiant. En commerce, en affaires ou quelque chose du genre, en principe. Mais je passe d'abord des études de religion. Après je ferai affaires. C'est l'université qui décide. Et toi ?

Le cousin : Ecrivain.

L'Ivoirien : Et tu arrives à écrire ici ?

Le cousin : Non, je cherche.

L'Ivoirien : Viens, je te montre.

Le cousin : Comment ?

L'Ivoirien : J'ai un peu de temps à gaspiller, suis-moi. Nous allons dans le quartier qui me prêle vie.

Le cousin : Tu vas donc me montrer ton quotidien ?

L'Ivoirien : Le quotidien de l'homme invisible. L'homme invisible, c'est moi. Attention, minorité invisible en parade ! *(Rires)*

Le cousin : Nous sommes arrivés ?

L'Ivoirien : Mon quartier, donc. Enfin, rien n'est à moi ici. Si on te demande d'où tu viens, tu réponds Paris. Tu comprends, moi je viens déjà d'Afrique. Et l'Afrique, ce n'est pas vraiment ce qui est à la mode. Si tu étais footballeur à la rigueur, ça pourrait coller que tu viennes d'Afrique. Mais écrivain, c'est mieux Paris. Tu vois ?

Le cousin : Je ne sais peut-être pas ce que je cherche, mais je sais d'où je viens.

L'Ivoirien : Fais le pour moi, donne-moi un peu de visibilité, mon écrivain de Paris. Regarde ce restaurant.

Le cousin : Ah oui, magnifique l'architecture !

L'Ivoirien : J'y ai travaillé comme homme-toilettes. Aux toilettes, servir du papier-cul au client en espérant une pièce. Puis je suis passé serveur. J'ai servi ; je peux te dire que j'ai servi, servi à tout. Excuse-moi, je n'ai pas prêté regard à l'architecture.

Le cousin (à sa cousine) : Moi et ma grande gueule ; encore perdu une occasion de la fermer.

L'Ivoirien : Chez moi, en Côte-d'Ivoire, il y a des rois pyromanes ; et ici, je ne peux prendre femme, famille, avenir. L'étranger, je suis coincé dans le temps. Alors laisse-moi te promener et m'engrosser de fierté d'avoir un ami écrivain de Paris. Je te donne mon histoire. Accouche-la. Tu veux de mon histoire ? Peut-être en as-tu trouvé une autre ? Que cherches-tu ?

Silence.

La fille : Que cherches-tu ?

Le cousin (à sa cousine) : "Laisse tomber", je lui réponds, mais il insiste. Alors je lui parle de ma quête d'une langue en pointillés de vie. Il connaît peut-être une fille qui parle cette langue. Demain il m'amène la voir. Dernière chance, demain.

La fille : Le lendemain, mon frère est arrivé. Peu avant le retour de mon cousin. Non il n'a pas été violent, mon frère. Il n'est pas violent, puisqu'il le dit et que moi je le crois. Oui, j'ai fini par tout dire à mon petit frère : mon

cousin dans mon lit la veille, mais rien de ce qui se passe entre un homme et une femme dans un lit. Je lui ai aussi parlé de l'arak, de son haleine, et que c'était nouveau, jamais ne s'est soulé auparavant, le cousin, et qu'il valait mieux arrêter tout ceci : le pauvre, il n'y est pour rien. Mon frère, ses yeux ont hurlé de joie. "L'arak voilà la solution"; et il m'a expliqué que soûl, forcément, le cousin, de tout ce qu'il avait fait de la soirée, il ne se rappelait pas de tout ; forcément, soûl ; alors on pouvait très bien lui dire qu'il m'était venu dedans, même s'il ne s'en rappelait pas. Je lui ai dit à mon petit frère : depuis l'opération, personne ne m'a ouvert l'hymen remis à vierge par le médecin. Alors forcément soûl ou pas, impensable de lui faire gober cette histoire. Mais pour mon frère, ce n'était pas un problème : "Tout ce qu'on ferme on peut l'ouvrir de nouveau" et puisque je n'y arrivais pas seule, il m'a aidée à faire du sang sur le drap. Il l'a enfoncé sous le nez du cousin dès son retour. Il lui a planté l'histoire dans le dos. J'ai regardé mon ventre ; lui ou elle à l'intérieur n'y est pour rien, tout comme le cousin. Il m'a regardée, le cousin ; il m'a vu le ventre. Je crois qu'il a tout compris. Mais il n'a pas protesté : "Oui je la prendrai pour femme". Un oui tout simple.

*

Le cousin : Le lendemain, j'achète le quotidien, blablablaba et je retrouve mon ami ivoirien. Nous nous pointons à un carrefour. Il cherche un taxi. Ça sent le milieu parallèle. Il me dit...

L'Ivoirien : Je te montre un autre monde invisible. Ouvre les yeux. Taxi ? Oui, je vous amène un client. Yalla !

Le cousin : Plus de trente minutes que ce taxi dévore la route. (*A l'Ivoirien*) Où allons-nous ? (*Au public*) Nous sommes bien en dehors de la ville. Le taxi se pose enfin près d'une villa à peine dérobée à l'obscurité. Mon ami glisse une liasse de billets au chauffeur et lui dit : "D'accord, cinq minutes pour moi, mais lui trente". Qu'est-ce que c'est que ce plan ?

L'Ivoirien : Tu iras avec la fille qui parle cette langue ; enfin, je crois. Le mina, n'est-ce pas ? Tu as trente minutes. Désolé, c'est la seule adresse que je lui connaisse. Mais attention, ici n'existe pas. Ah oui... j'ai déjà payé, tu ne leur donnes rien. Ni aux hommes, ni à la fille.

Le cousin : Trois coups discrets à la porte de la villa, un homme ouvre ; un salon, trois hommes, cinq filles à la jeunesse encore juteuse, peinturées au regard maquillé. Mon ami parle à une fille ; elle me fait signe, entre dans une chambre, je la suis. Porte fermée, sourire ouvert, elle me presse :

- Habibi.

(Habibi, ça veut dire mon amour...)

- Habibi, donne-moi deux mille.

- Deux mille. Mon ami a payé et de toute façon, je ne suis pas là pour ça.

- Deux mille habibi, donne.

- On ne se comprend pas, je crois.

- Donne deux mille et on va se comprendre. Ton ami a payé mais les hommes nous donnent peu.

- Deux mille, voilà.

- Merci habibi. Maintenant, je suis ta chose. Vas-y !

- Tu parles mina ?

- Tu travailles pour qui ? Pourquoi tu m'interroges ? Tu es journaliste ? J'appelle les hommes.

- Je suis écrivain ; non n'ouvre pas la porte ; je ne suis pas là pour te coller du souci ; je fais des recherches sur le mina. Parles-tu cette langue ?

- Tu gagnes de l'argent en faisant des recherches sur une langue ?

- Non, enfin oui mais...

- Ecoute si tu es timide, que c'est ta première fois, que la honte te mange le cœur, ne me raconte pas n'importe

quoi. Depuis deux ans, j'en ai vu de tout.

- Ça fait deux ans que tu... que tu travailles ici ?

- Ici, ce n'est pas du travail. C'est juste "comment faire autrement ?" Je n'ai pas de mari. Je ne peux plus en avoir. J'en avais un. Il m'a répudiée. Il a gardé ma fille. Les hommes ne veulent pas d'une femme qui a servi ailleurs. Peut-être pas tous. Mais pour moi, c'est réglé. Et de toute façon, cela les arrange, les hommes, qu'il y ait des femmes comme nous pour avaler leur désir, pendant qu'ils gardent au frigo leurs futures épouses. Non, je ne parle pas mina. Peu de personnes parlent encore cette langue. Mais je parle binki. Si vous avez besoin de quelqu'un pour le binki... si je peux travailler ailleurs qu'ici... Vous avez bon cœur, emmenez-moi. Dites-moi où vous êtes, je viendrai discrètement...

- Désolé, je... je ne suis pas seul.

Amer dans le taxi pour revenir en ville. Amer le temps. Amère l'angoisse de ma cousine. Je pense à cette fille dans la villa : "Les hommes ne veulent pas d'une femme qui a servi ailleurs". Alors je dis oui à mon cousin, à son histoire. Je suis venu traquer une langue, j'ai trouvé une femme et un enfant.

La fille : C'est vrai, nous aurions dû partir, ensemble. Retrouver mon père. Mais j'ai parlé à mon frère. Qu'il s'en aille et nous laisse le temps d'arriver. Mon frère a pris route ; puis, j'ai attendu que mon cousin aille en ville tout seul, pour partir à mon tour. Je lui ai laissé une lettre.

Cher cousin.

On raconte qu'une femme a porté sa bosse. On raconte qu'elle a du barbelé dans la gorge. Qu'elle est semblable aux jeunes d'ici. Qu'elle porte dans sa bosse son avenir. Qu'elle a du mal à l'accoucher. Qu'elle a le passé en barbelé dans la gorge et l'avenir qui se pourrit dans la bosse. Tu n'y es pour rien à tout ceci. Ce n'est pas ta bosse. Ecris ton histoire sur les langues avant qu'elles ne meurent. Mais s'il te reste un peu de place, écris notre histoire même après notre mort.

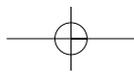
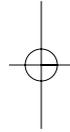
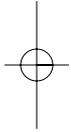
Je suis retournée à la maison ; l'odeur de ma mère, partout infecte. Mais ils étaient sans doute à l'hôpital, elle et mon père, à présent que mon frère lui a dit que le cousin a accepté. J'ai allumé le gaz. Je me suis dit que c'est moins douloureux le gaz, pour partir.

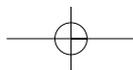
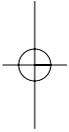
*

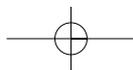
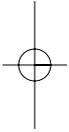
Le cousin : J'achète le quotidien, blablabla et un fait divers : le feu dans un quartier de la capitale. Accident au gaz sans doute. Un père, sa femme et sa fille enceinte. Tous morts.

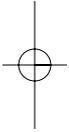
A l'hôtel, je reçois un appel de mon cousin. Je lui parle du journal. Il sait. Il me dit qu'à présent je suis libéré de ma promesse.

Noir









L'auteur, Gustave Akakpo

Né en 1974 à Aného (Togo), Gustave Akakpo est auteur, illustrateur, conteur et comédien.

Egalement animateur culturel, il est l'actuel président de l'association "Escale des écritures" créée à la suite de chantiers d'écritures organisés au Togo par l'association "Ecritures vagabondes".

Il a notamment publié chez L'Harmattan deux albums bilingues (français-éwé) pour les jeunes :

- *Titi la fontaine*
(illustré par Norbert Kokoroko)
- *Querelle au pays de l'alphabet*
(illustré par Kany Adrien Folly Notsron)

Il a également écrit plusieurs pièces de théâtre :

- *Ma Férolia*
- *Demain je sais pas*
- *Les baskets d'Ali*
- *Catharsis* (à paraître chez Lansman en 2006)
- *La mère trop tôt*. Lansman, 2004
- *Habbat Alep*. Lansman, 2006
- *A petite pierre*(à paraître chez Lansman en 2006)

Il a été boursier Beaumarchais et a participé à plusieurs résidences et chantiers d'écriture au Togo, en France (notamment au Festival International des Théâtres Francophones et à Tulle) et en Syrie. Il a également été invité à séjourner en Belgique par l'association Promotion Théâtre et en France par la Comédie de Saint-Etienne.

Il a reçu le Prix SACD de la Dramaturgie francophone et le Prix théâtral de la Ville de Guérande.

Lansman Editeur

65, rue Royale B-7141 Carnières-Morlanwelz (Belgique)
Téléphone (32-64) 23 78 40 - Fax/Télécopie (32-64) 23 78 49
Courriel : info@lansman.org
www.lansman.org

Habbat Alep

est le cinq cent quarante-quatrième ouvrage
publié aux éditions Lansman
et le dixième
de la collection "Ecritures vagabondes"

Les éditions Lansman bénéficient du soutien
de la Communauté Française de Belgique
(Direction du Livre et des Lettres)
et de l'Asbl Promotion Théâtre

Composé par Lansman Editeur
Achévé à l'imprimerie Daune (Morlanwelz)
Imprimé en Belgique
Dépôt légal : juin 2006